

Strip. Desir. Strip.

Georges Tissot

Volume 3, numéro 12, octobre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43801ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Théâtre Action

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tissot, G. (1980). Compte rendu de [Strip. Desir. Strip.] *Liaison*, 3(12), 32–33.

ottawa

strip. desir. strip.

Une autre scène. Astucieusement, la mise en scène articule plusieurs scènes: celle qui est là, l'antichambre de déshabillage, la loge; celle qui est là-bas, derrière, où le spectacle se joue; celles qui sont cachées où les spectateurs sont, ceux que l'on connaît (soi) et ceux qu'on ne voit pas mais que l'on soupçonne. Tous les discours dans la pièce réfèrent à la scène de la vie. Il y a une arrière-scène celle du spectacle-strip. Il y a toujours une arrière-scène, celle-là sociale, que les strip-teaseuses montrent et démontrent. Ce monde de trompeur et de trompé: "Maudit que ça m'écoeure d'être traitée de même" (Candy).

La scène est sociale. La société où la femme existe dans le désir des autres, exploitée. Tous le savent, son corps, c'est son or. Car on ne sait pas quoi faire de sa peau. Le corps fabriqué de l'argent, rien d'autre. C'est par cet or qu'il se libérera de la prison du quotidien, de la vaisselle, du sexe sans joie, du corps sans tendresse. C'est par cet or que même le désir pourra se projeter dans des partys, dans le statut que donne le manteau de vison, dans la gloire après "être partie de si loin", dans un espace presque inatteignable où, enfin, la femme, Rosita, Candy, Gini, sera respectée et où le spectacle-strip deviendra une "vraie" danse.

Scène de déshabillage. Des objets ordinaires: un canapé, une planche à repasser, cigarettes, boissons, table, quelques autres meubles et miroirs. Le lieu de l'intimité où un théâtre se montre à des complices dans le noir. Il s'agit de créer la complicité par des jeux de semblances. Toute l'affaire est de dépasser le jeu et de communiquer quelque chose. Tout à coup des corps sont déshabillés: le strip du corps social, du corps psychique, du corps anatomique. Il faut payer pour rêver son désir dans la bière, le juke box et la femme-spectacle. "Mets vingt-cinq cennes dans l'juke box et cent piasses dans ton sac, une aut'bière s'vous plaît". Mais c'est le boss qui mène le show et indique les poses et les comportements en rapport aux clients. "Ça excite le client de voir ça". Alors, malgré que le strip n'est pas un cours d'anatomie, c'est "dégoûtant", "pervers", "obscène"; on songe au jeu de la perruque, aux boutons sur les fesses, au fond de teint, aux seins, à maigrir, tout ça pour le désir du client. Ce client dans un monde de trompés. Le spectacle ne montrerait pas assez la femme. Il faut en dévoiler plus, selon le boss, et en même temps la strip déjoue l'ordre du boss car on prend soin de cacher un peu plus ce qui se montre.

Scène de séduction. On sait bien que le spectacle est vide. Ce n'est pas **quelqu'un** qui le regarde, c'est un amputé, un sans membre, un impuissant: "je te donnes ce que tu désires", tu désires autre chose, sans réalité. Et, "Mon désir est ailleurs", donc ce n'est pas **quelqu'un** qui donne le spectacle, non plus. Cependant Rosita le répètera, "Un show, c't'un show qu'y aie du monde ou pas". Le "strip au moins c't'un show" même si les conditions ne sont pas favorables: souvent le goût n'est pas là, il y a les bleus, les peines, les règles, les états d'âmes. Le strip ne compte pas là-dessus. Il peut être "punk", "dope", chaperon rouge, maternelle. Il est toujours là, mais comme une machine à produire de la tromperie.



Photo: Paul Chiasson

Mais il existe bien autre chose. Le spectacle quant t'as le goût c'est comme la fête du désir, c'est comme l'amour, c'est tout entre la musique et le corps, tout entre la salle et le corps, entre les yeux et le corps. Ce tout du désir de fête d'amour. La volupté du rêve où ondule la coulée des sensations vives du laisser-aller dans le rire.

Voilà ce que le strip montre: un ailleurs. Lequel? Le désir même. Rosita, Gini, Candy et les autres solidaires ne parlent que du désir qui se fait. Elles racontent comment c'était, d'où elles viennent, avec qui elles étaient. Aujourd'hui, c'est le strip. Quelle histoire se fera demain? La belle maison, la campagne, un amour chaud, un autre corps de tendresse, demain, demain, bientôt. Peut-être devenir la plus grande commerçante (Rosita) ou écrivain (Candy). Le strip de la vie lève le voile sur la bouffe, sur comment on se mange, l'ordinaire du lavage du petit, de la routine, des visages désœuvrés, du piquage. C'est le désir qui se montre, qui regarde, qui examine, qui évalue et qui espère. Le strip du désir manifeste une scène, celle du désir même. Qu'étale cette scène? un "ailleurs" (maison, campagne, gloire, tendresse) qui ne se fait pas et devant lequel la rage bouillonne parce que le désir s'arrête devant l'ordre des choses. L'ordre du pogné. "Faut que l'ordre soit toujours établi" (respecté).

Scène de strip. Le strip est donc complice de ce qu'il dénonce. On montre ce qu'on cache en cachant ce que l'on montre. N'est-ce pas une belle définition du pouvoir, celui du trompe-l'oeil. Tout le jeu des pratiques de la vie depuis la vaisselle jusqu'à la pose du standing, tous les jeux des spectacles démontrent la rupture entre le rêve et la réalité, cette réalité où l'on paie pour rêver pendant que l'on ne fait rien pour la modifier. Cette réalité de ceux et celles qui fabriquent du rêve pour les autres et qui mettent en veilleuse leurs rêves. Qui font la réalité pour perpétuer les rêves. Ça n'a pas fini d'être comme ça? La question demeure en suspens. Pendant ce temps-là, le show, lui, continue.

Et ce show. Le strip c'est dévoiler le théâtre à lui-même. Le strip de la scène théâtrale: la mise-en-scène démonte donc la machine-spectacle. Candy, Gini, Rosita, décortiquent aussi la scène sociale où le corps-femme est un alibi de la rupture entre réalité et rêve: réalité d'impuissance et d'absence et rêve d'évasion (sauter sur "elle" sur la scène). Cette rupture consacre l'ordre (Il faut que ce soit ainsi). Il n'y a que le cri. Enfin, la scène du corps est aussi vide car la caresse (du corps, du bois, du ciel) n'existe qu'ailleurs mais pas entre la femme et l'homme.

Pièce dense, intense, forte. La mise-en-scène traduit le contenu. Les jeux des actrices télécommandent une complicité qui sème le trouble, le désarroi et un appel. Jeux et mise-en-scène s'articulent au service de cette complicité. C'est la force même d'un bon strip. En ce sens, la pièce est réussie. Mais je n'ai qu'à porter mon propre jugement. Il n'y a pas de critique au nom d'un ordre des choses.

Que dire sinon que **Strip** pousse à la conscience. Si les auteurs accentuent le rythme, espacent les intensités et ainsi allongent le temps de la scène, elles gagneront encore et encore car les jeux sont de substance.

georges tissot.

Bonjour Louise !

On se regarde, on se sourit; elle prend une cigarette et je l'imite. Louise Gallant attend que je commence... Après quelques malheureux problèmes de briquet, Louise se raconte et je la découvre. Elle me raconte, sa job à TA... Elle me raconte, le graphisme... Elle me raconte, son rôle au sein du comité directeur...

Louise me raconte, avec des souvenirs un peu mêlés, comment elle est entrée à Théâtre-Action en septembre 1978. Elle avait pour tâche de mettre sur pied la revue "Liaison", avec Denise Truax. Elle aidait aussi à la permanence puisque plusieurs travaux à Théâtre-Action se font sous le signe de la collaboration. Puis, suite à l'assemblée générale à Rockland, en juin 1979, elle devient agente d'information; en effet, Théâtre-Action ne semblait pas assez connu, tant auprès des individus qu'auprès des organismes. Elle doit donc tenter d'installer un réseau d'information. A ce niveau, "Liaison", est un outil à exploiter et "En raccourci" informe les membres avec une p'tite touch intime. Cependant, il reste encore, selon Louise, "à implanter le culturel dans les média, dans l'immédiat"...



Pour ce qui est de son départ de Théâtre-Action, Louise me raconte que ce n'est venu qu'à la suite d'une décision personnelle et que le déficit financier n'était qu'une coïncidence.

Louise me raconte qu'elle fait maintenant du graphisme. A la question: "C'est quoi, pour toi, le graphisme?", gros silence. Une cigarette plus tard, Louise me raconte: "C'est un médium visuel bien précis. Une image vaut mille mots, comme on dit. C'est une expression pour l'individu qui la fait, un outil de communication qu'il doit exploiter. C'est que j'aime, c'est qu'à l'intérieur des contraintes, y'a pas de limite à la créativité; on crée un maximum d'effets avec un minimum de moyens. Le visuel dans toute sa symbolique; y'a des cris, des pleurs, des rires dans toutes les couleurs".

Pour en arriver là, Louise me raconte qu'elle a une formation personnelle: "Il faut surtout de l'attention, il faut savoir écouter les autres, il faut comprendre les effets psychologiques que les mots, les images peuvent créer."

Louise me raconte ensuite son rôle au sein du comité directeur; elle a un mandat d'un an, elle est représentante des personnes-ressources. Face à ce rôle, il y a deux questions qu'elle veut cerner: "Dans quels cas les personnes-ressources peuvent-elles développer la culture au sein de Théâtre-Action?" et "Comment TA peut-il aider les personnes-ressources?" Louise veut tenter deux approches: "Relier, au niveau provincial, les personnes-ressources et TA; créer un botin des personnes-ressources afin de pouvoir les localiser facilement". Il y a un va-et-vient incroyable chez les personnes-ressources et Louise organisera un forum qui permettra de mettre à date ce va-et-vient. Le forum créera aussi des échanges... Et les échanges ne sont pas étrangers à Louise...

Parce que, quand Louise se raconte...

Marie-Thé Morin